

mérite inappréciable : à cette école il avait puisé abondamment les vertus qui rendent un jeune homme agréable à Dieu et aux hommes. Plein de bonté et d'aménité il a su conquérir l'estime de ses directeurs et de ses confrères qui pleurent amèrement sa perte.

O mort que tes coups sont terribles ! Tu es donc implacable. Le 15 janvier, tu nous frappais au cœur en enlevant un de nos meilleurs amis, victime bien pure et bien propre pourtant à l'apaiser, et deux semaines se sont à peine écoulées que tu nous demandes un nouveau sacrifice encore plus douloureux peut-être que le premier ; car il vient rouvrir une plaie à peine fermée.

Cher ami, avec quelle joie nous nous sommes enrôlés dimanche matin sous la bannière de la Reine des Vierges ! Mais notre bonheur n'était pas complet : une place était vide. Tu n'étais pas là pour prononcer avec nous ton acte de consécration à Marie, pour lui dire : " Marie, je vous aime," mot dérobé aux Anges, qui l'avaient recueilli sur les lèvres du fils de Dieu.

Non notre joie n'était pas sans mélange, mais nous étions loin de penser alors que le premier tu étais allé aimer, bénir et glorifier notre mère au ciel.

Nous envions ton bonheur, et, avant de te dire un éternel adieu, nous sollicitons de ta part un nouveau gage de ton amitié pour nous : c'est de demander à Dieu de répandre dans le cœur de tes parents et de tes amis désolés cette force, ce courage et ce baume consolateur, dont ils ont besoin pour supporter la rude épreuve qu'Il leur envoie.

#### UN AMI.

Les lecteurs de l'Abuille n'ont pas oublié les magnifiques lettres romaines que nous publions l'année dernière. Grâce à la bienveillante entremise de Mgr Benjamin Paquet, nous avons, cette année encore, notre correspondant romain, qui veut bien se charger de nous faire parvenir de temps en temps des nouvelles de la ville éternelle. A. M. Albert de S. Léon et à Mgr Paquet nous présentons le témoignage de notre sincère reconnaissance.

#### Premiers.

Nous publions aujourd'hui les trois premiers romans de l'Ordo général de chaque classe, pour le premier semestre terminé la semaine dernière.

#### Rhétorique.

1. E. Roy
2. A. Gosselin.
3. J. St.-Amand.

#### Seconde.

1. E. Dorion.
2. E. Lapointe.
3. L. Olivier.

#### Troisième.

1. T. Blais.
2. B. Letellier.
3. E. Taschereau.

#### Quatrième.

1. E. Plamondon.
2. C. Roy.
3. A. Marcotte.

#### Prosodie.

1. J. Simard.
2. F.-X. Feuilletault.
3. T. Dussylvia.

#### Cinquième.

1. L.-P. Legendre.
2. A. Rémillard.
3. J. Gingras.

#### Sixième.

1. G. Rémillard.
2. F. Chamberland.
3. C. De Guise.

#### Syntaxe.

1. T. Trépanier.
2. E. Bédard.
3. P. Faucher.

#### Septième.

1. J. Jobin.
2. T. Lefebvre.
3. A. Fournier.

#### Eléments.

1. A. Morisset.
2. O. Lessard.
3. P. Pampalon.

#### Huitième.

1. A. Rochette.
2. C. Morisset.
3. G. Boivin.

#### Les derniers événements en France.

Personne ne met en doute la gravité des changements survenus récemment dans le gouvernement français. Dans tous les pays, lorsque le chef du pouvoir disparaît pour être remplacé par un autre, il se produit une excitation plus ou moins vive, dont la durée dépend de l'état des esprits au moment de la crise. En France surtout, où les idées républicaines se confondent presque avec les idées révolutionnaires, on pouvait craindre des scènes de désordre pour le moment où le maréchal de MacMahon quitterait le pouvoir. Le maréchal était parmi les gouvernants l'unique personnification de l'idée conservatrice, les autres positions étaient toutes occupées par des fils dévoués de la république. Il est donc assez remarquable que M. Grévy ait pu le remplacer à la Présidence sans qu'il y ait eu nulle part de trouble sérieux. Pourquoi ne pas voir là une dernière influence de M. Gambetta, qui, grâce à son ascendant étrange sur l'esprit français, a pu maintenir tout dans l'ordre et empêcher la révolution de déborder du premier coup. Il est permis de douter qu'il ait toujours un semblable succès ; on n'excite pas impunément les passions populaires, il faut tôt ou tard qu'elles se fassent jour et qu'elles dominent.

Dès le cinq janvier, il était facile de prévoir que la majorité républicaine de la Chambre et du Sénat se porterait à des demandes qui, un jour ou l'autre, détermineraient une crise gouvernementale. Maîtres des deux corps législatifs, les républicains demandaient deux choses, la mise en accusation du ministère de Broglie-Fourtou et la destitution en masse des fonctionnaires monarchistes et impérialistes. Le ministère Dufaure résista courageusement à la première demande, mais, relativement à la seconde,

sans sacrifier complètement une foule de serviteurs fidèles et intègres, il promit de ne conserver que ceux des fonctionnaires qui reconnaîtraient complètement et sincèrement le gouvernement républicain comme le seul gouvernement possible en France. Satisfait de cette concession, M. Gambetta permit à la chambre de voter confiance au ministère Dufaure.

Immédiatement les réformes promises furent mises à exécution. M. Léon Say, ministre des finances, ouvrit la marche en remplaçant sept trésoriers généraux. Ceci se passait le 28 janvier. Le lendemain on présentait encore au Président une longue liste de destitutions à signer ; les noms étaient pris en partie parmi les hautes positions de la magistrature, en partie parmi les premiers commandements de l'armée.

Le Maréchal, voyant que la débâcle commençait, en parut comme épouvanté. " Vous allez donc m'apporter des masses de destitutions à signer ? " dit-il au ministre. " Nous avons tous, lui répondit M. Dufaure, une liste à vous soumettre. " Alors le Président, après avoir signé la liste du ministre de la justice, refusa énergiquement de destituer les généraux dont on lui avait proposé les noms. D'après lui ces changements devaient avoir un effet désastreux sur la réorganisation militaire de la France, c'était introduire la politique dans l'armée et d'ailleurs, il aurait rougi, lui, ancien soldat, d'infliger une disgrâce de cette nature à ses vieux compagnons d'armes. Ce fut alors qu'il donna sa démission. Ceci se passait jeudi.

La nouvelle de l'abdication du Maréchal de MacMahon produisit une excitation facile à concevoir. Immédiatement la Chambre d'Assemblée et le Sénat se réunirent en congrès et procédèrent à l'élection d'un nouveau Président de la République. M. Dufaure ayant refusé la candidature, M. Grévy fut élu par une très-grande majorité, le général Chanzy ayant eu après lui le plus grand nombre de voix.

Les ministres, après avoir félicité M. Grévy de son élection, lui offrirent leur résignation. Le Duc de Magenta lui-même vint lui rendre visite, et la nouvelle de l'élection fut télégraphiée immédiatement à toutes les cours étrangères.

Le nouveau président a 72 ans. C'est un républicain convaincu, aussi le gouvernement français est-il maintenant républicain des pieds à la tête. M. Gambetta, qui avait tout préparé de longue main, a bien voulu accepter la position de Président de l'Assemblée Législative, occupée ci-devant par M. Grévy. Les dernières dépêches nous annonçaient que cette fonction lui donnait voie consultative au gouvernement. Ne peut-on pas voir là une suite